

Un chef-d'œuvre ne doit pas rester inconnu

L'atelier contemporain publie
Les Corps vulnérables de Jean-Louis Baudry

Par David Collin

(12 mai 1997). Il y a deux semaines, presque à la même heure, j'apprenais au téléphone la mort de Marie. Je l'avais connu un 26 novembre. Le lendemain, m'avait-elle dit, de son anniversaire. Au moment de commencer ce que j'imagine être une chronique de notre vie, des mémoires auxquels la mort, le temps qui la suit, imposera, je le suppose, la forme d'un journal, j'ai peur comme pourrait avoir peur celui qui est sur le point de prononcer ses vœux. Après avoir laissé son corps couché par terre, à même le sol de sa chambre, j'ai su que j'aurai à recueillir, sans en omettre aucun, les souvenirs que je gardais d'elle, de notre vie, et que le présent, le temps que j'avais encore à vivre, serait consacré à notre passé.

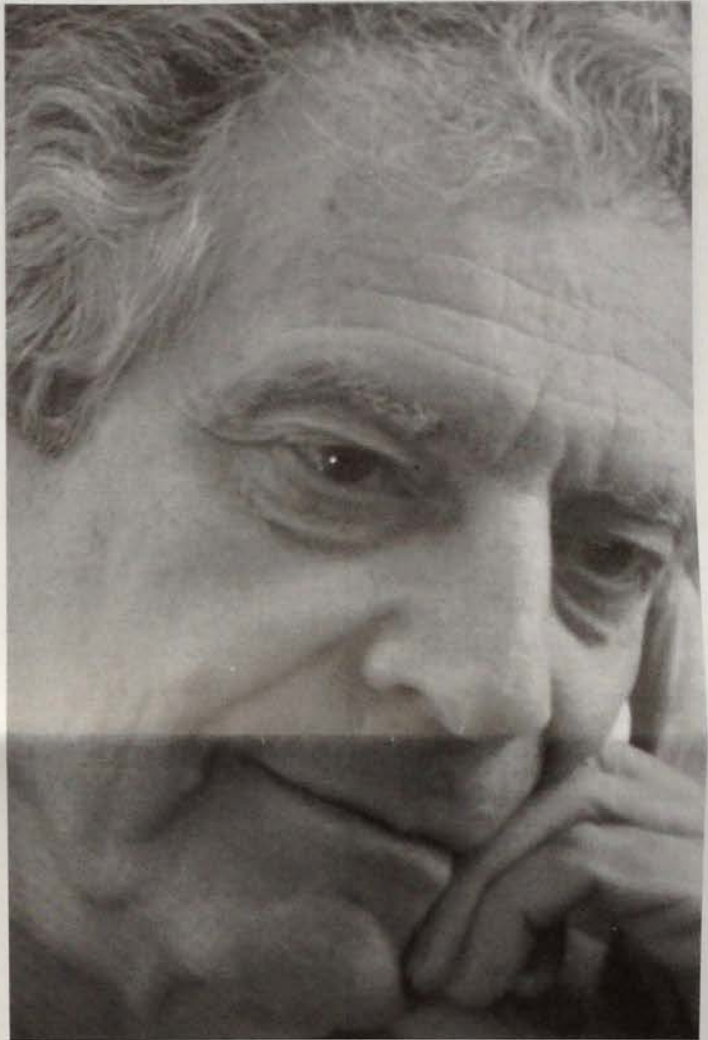
Jean-Louis Baudry,
Les Corps vulnérables,
Strasbourg, L'Atelier contemporain,
2017, 1256 p., 30 €

CRITIQUE

Auteur de romans et d'essais littéraires, Jean-Louis Baudry, cheville ouvrière de la revue *Tel Quel*, est mort le 3 octobre 2015. Livre posthume, *Les Corps vulnérables* est un chef-d'œuvre, une livre immense de plus de 1200 pages qui échappe aux catégories, et représente près de dix années d'écriture, une manière de survivre à la perte de l'être aimé. Son premier roman, *Le Pressentiment*, exercice de style proustien paru en 1962, annonçait déjà, dans son titre-même et son sujet (la disparition), ce livre ultime qui n'avait de fin que la disparition de l'auteur lui-même. *Les Corps vulnérables* ne se résume pas.

Jean-Louis Baudry,
L'Enfant aux cerises,
Strasbourg, L'Atelier contemporain,
2016, 176 p., 20 €

Ce n'est ni un roman, ni un journal intime, ni un simple récit, mais sans doute tout cela à la fois. C'est un monument, un tombeau magnifique, un geste d'amour pour la femme aimée et disparue, la tentative par le travail d'écriture de saisir un présent qui s'enfuit, et dont il faut relever les traces sans tarder. Comme le souligne Anne Baudry*, «cette écriture a commencé dans l'urgence, dans l'urgence d'une souffrance térébrante [...] Il a été complètement dévasté par la mort de cette femme. Et il a commencé à écrire quinze jours après cette mort. [...] Le temps jouait contre lui pour réélaborer tout ce qu'il avait vécu avec cette femme. C'était aussi une façon de la tenir à côté de lui pen-



dant les dix années où il allait écrire son histoire avec elle.» Si ce n'est pas un roman, leur «histoire, elle, est romanesque».

J'aimerais qu'il se console, qu'il s'arrache à sa souffrance.

Il oppose à toutes les tentatives pour le détourner de sa peine une résistance farouche: il écrit.

Il m'apprend qu'il ne faut pas chercher à le distraire; mais respecter le silence de chaque matin, ne pas téléphoner, ne pas le déranger; ne pas lui parler de vacances ou de voyages; mais accepter sa solitude habitée par la présence de Celle que l'écriture ressuscite, de Celle par laquelle une œuvre est en train d'advenir grâce à cet autre voyage dans la mémoire et dans le temps qui durera plus de dix ans. (Anne Baudry)

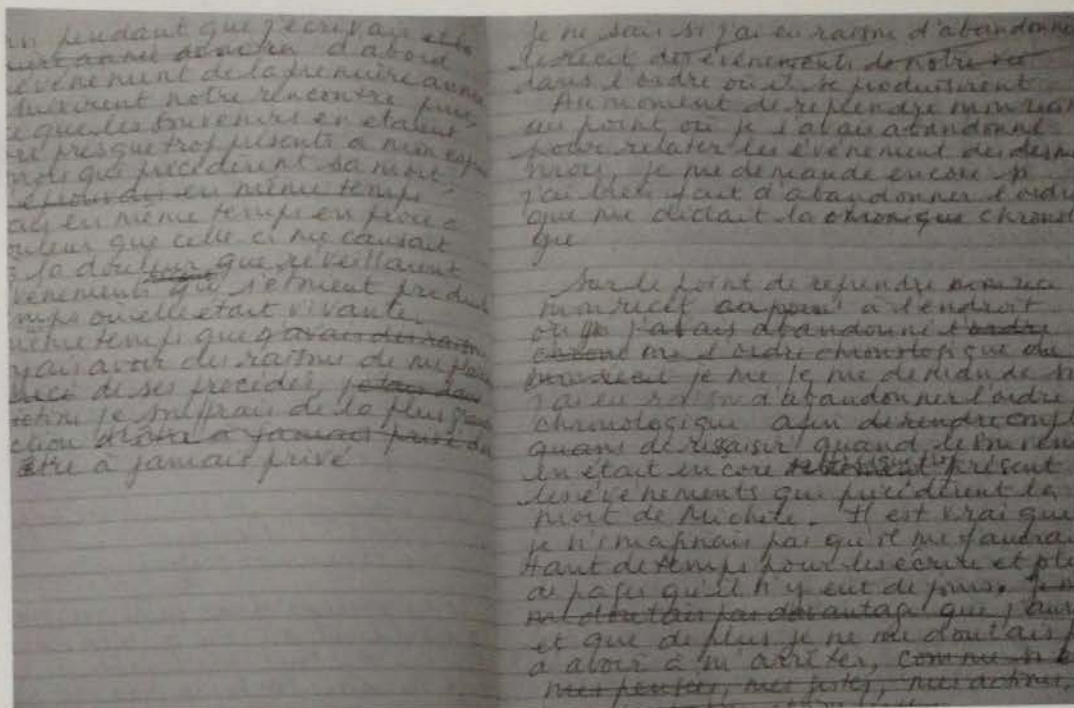
Dans *Les Corps vulnérables*, l'auteur est incroyablement attentif au

rapport à l'autre, à ce que fut Marie, jour après jour. Pour reconstruire une histoire d'amour dans les souvenirs amoureux, avec toutes les perceptions et sensations qui les constituèrent, il a fallu inventer un «nous» multiple et «parfois totalement indécidable» (le nous du couple, la femme aimée et moi, ou le nous de l'écrivain réflexif) explique Jean-Michel Rey*. Pour le philosophe, ce qui est frappant dans ce livre, alors que le «nous» prédominait dans d'autres livres, c'est le «passage du nous au je [...], dans une sorte d'alternance entre le nous et le je, c'est à dire l'émergence du sujet racontant [...] et d'une sorte de réflexion continue, qui est une caractéristique de l'écriture de Jean-Louis Baudry: mêler à ce travail romanesque, si tant est qu'on puisse maintenir qu'il s'agisse d'un roman, des éléments de réflexion qui sont d'une très grande portée.»

Suite de cette critique page 3

(28 avril 1998)

Marie est morte il y a juste un an. J'aimerais pouvoir jeter un regard panoramique sur le temps, comme par exemple sur le paysage que nous apercevions de la terrasse d'Arles. Une année, dit-on, s'est écoulée et je ne la vois pas. Depuis sa mort, le temps vécu n'est pas un temps de vie. Hier soir j'essayais de donner plus de substance à l'image que je poursuis avant de m'endormir. On ne peut s'empêcher d'espérer qu'elle s'emplisse de la chair qui ferait apparaître devant nos yeux celle qu'elle est dite représenter telle qu'elle était vivante. Je me suis dit que le deuil était accompli à partir du moment où l'on consentait à l'oubli (j'évitais les mots que je ne suis pas sûr de comprendre, et que par conséquent je repousse, de "travail du deuil"). Ce moment serait similaire à celui où un écrivain décide de terminer c'est-à-dire d'abandonner le roman sur lequel il a travaillé durant des années. À cet instant il sait que l'ensemble de ses facultés peuvent se tourner vers un autre travail. J'ai su quand elle est morte que j'allais lui consacrer le reste de mes jours. Elle serait celle sur laquelle je n'en finirais pas d'écrire. Ce n'était pas une promesse que je me faisais, ni sans doute une injonction à laquelle j'obéissais, je me trouvais plutôt



devant une proposition que je recevais comme une évidence. C'est pourquoi elle pouvait m'apparaître excessive sans que je fusse inquiet. Elle engageait une perception interne mais point ma personne tout entière, et d'ailleurs l'aurais-je pensé, je n'en aurais éprouvé que de la joie. J'apprends aujourd'hui qu'une année n'a pas suffi à l'effacer. Ces pages que je lui destine, je constate cependant qu'elles agissent sur moi et me transforment comme serait transformée une personne qui, sans croire en Dieu, passerait à prier autant de temps que j'en

passé à écrire. En nous attelant à une tâche que nous savons devoir poursuivre longtemps, nous lui assignons un but. Je me l'étais formulé ainsi : lui construire un monument. Mais l'effectuation de cette tâche a sur nous des effets que nous n'imaginions pas. Au cours de cette année j'ai défendu contre des intrusions que je jugeais dangereuses une fidélité qui n'était rien d'autre que le temps et les dispositions d'esprit qu'il me fallait pour continuer à écrire ces mémoires. Il est alors surprenant et paradoxal que tout ce que j'ai cherché durant ma vie,

cette apparente unité de soi qu'on se représente par l'adéquation des buts et de la volonté, alors que mon amour pour Marie semblait m'en éloigner, sa mort m'en aura rapproché. Il est douloureux, il est insupportable d'avoir à reconnaître que dans cette concentration sur soi, dans l'union intime entre le souvenir et l'acte d'écrire qui m'est donnée par sa mort, je trouve ce que j'ai voulu atteindre tout au long de mon existence. Je dois bien sûr reconnaître que la puissance de sa mort est dans l'emprise qu'elle exerçait sur moi, que je nomme amour. § Jean-Louis Baudry

Suite du texte critique de une

Plutôt qu'un récit qui devient romanesque, *Les Corps vulnérables* est un chemin d'expérimentation sans fin, avec une écriture qui se libère et qui conduit Jean-Louis Baudry ailleurs, dans une nouvelle aventure d'écriture. Bruno Cany* revenant sur le parcours littéraire de Baudry, replace cette évolution dans le parcours de l'écrivain, qui n'a cessé de reconstruire et déconstruire le roman dans les années Tel Quel (déconstruction du récit, du personnage, de la psychologie, de l'intrigue). «Après il me semble qu'il y a un saut dans la narration, on peut l'appeler roman au sens très large», ajoute Cany, «une narration qui avance au fur et à mesure de sa parole, dont la dernière structure est celle utilisée dans *Les Corps vulnérables* avec le journal, un usage très particulier, parce que ce n'est pas le journal de l'événement mais le journal de l'écriture.»

La mélancolie est le bonheur conquis de l'absence (Jean-Louis Baudry)

Pour situer autrement l'écriture de ce livre, on y trouve des points de proximités avec les œuvres de Freud, Proust et Louis-René des Forêts, auteurs tutélaires de Baudry, mais qui sont peut-être aussi à l'origine d'une singularité constituée d'après Cany, non seulement parce ce qu'il pense lui-même, mais aussi par ce que disent les autres. On retrouve dans les œuvres de ces trois auteurs pourtant très différents les uns des autres, le goût de Jean-Louis Baudry pour les images, le travail sur la mémoire et son altération, la recherche de et par les souvenirs et l'écriture elle-même. Et sans doute aussi cette volonté de donner à la littérature, à l'écriture, une fonction de réparation, de permettre une possibilité de bonheur dans et avec l'écriture. Sans échapper

à la mélancolie due à la reconstruction de ce qui manque.

Anne Baudry* souligne la très grande importance de l'écriture des *Corps vulnérables* dans la vie de l'écrivain. Dix ans d'écriture, de liberté et de réserve, hors de toute sollicitude, pour reconstituer ce qui le reliait à Marie, ce qui faisait Marie, ses sensations et perceptions, la sensualité partagée. Mais l'écriture de ce livre était aussi une démarche spirituelle, «une possibilité d'épanouissement et de bonheur : il avait enfin l'occasion de se donner totalement et à l'écriture et à cette femme».

Ajoutons avec Jean-Michel Rey*, que *Les Corps vulnérables*, journal d'écriture poétique, historique et romanesque, est une sorte de «somme (pas une totalité) de l'ensemble du travail accompli» par Jean-Louis Baudry, «où l'on retrouve bien des éléments antérieurs retravaillés et

formidablement retravaillés», avec «l'idée de reprendre et de re-disperser ce qu'il avait fait». D'où l'importance de la publication d'un livre d'amour qu'on aurait pu qualifier d'impublishable. Ainsi, on ne remerciera jamais assez L'Atelier contemporain et son éditeur François-Marie Deyrolle, pour la publication de ce très singulier volume, aux qualités littéraire remarquables. Faire apparaître ce livre dans le paysage éditorial normalisé est un acte courageux et risqué. Mais c'est un acte qui répond à l'urgence d'un tel chef-d'œuvre, pour qu'il ne «demeure pas à jamais inconnu».

§ David Collin

* Les propos rapportés de Anne Baudry, Bruno Cany, Jean-Michel Rey, sont extraits de l'émission Caractère (RTS-Espace 2) que consacrait David Collin à Jean-Louis Baudry le 15 octobre 2017.